

Iain Levison

Tribulations d'un précaire

récit

*Traduit de l'américain
par Fanchita Gonzalez Battle*



Liana Levi

Titre original: *A Working Stiff's Manifesto*

© 2002 by Iain Levison

© 2007, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

www.lianalevi.fr

À Marion

DEVENIR ASSOCIÉ

C'est dimanche matin et j'épluche les offres d'emploi. J'y trouve deux catégories de boulots: ceux pour lesquels je ne suis pas qualifié, et ceux dont je ne veux pas. J'étudie les deux.

Il y a des pages et des pages de la première catégorie, des postes que je n'obtiendrai jamais. Expérience de six ans exigée dans tel et tel domaine, parler couramment le chinois, pouvoir piloter un jet face à une défense anti-aérienne, et avoir SIX ANS d'expérience en chirurgie cardiaque. Salaire de départ trente-deux mille dollars. Faxez votre C.V. à Beverly.

Je me demande qui est Beverly et ce qu'elle sait de plus que moi. Pour commencer, elle sait qu'elle reçoit un salaire. Je suis sûr qu'elle n'a aucune des compétences exigées pour le poste, sinon elle l'occuperait au lieu de répondre au téléphone. Si je connaissais personnellement Beverly, est-ce que je pourrais décrocher un boulot quelconque dans l'entreprise où elle travaille? C'est pour ça qu'on n'indique pas son nom de famille? Pour décourager les casse-pieds éventuels tels que moi de la harceler dans un bar? de découvrir des détails sur sa vie privée et de tomber sur elle dans le métro après quatre heures d'attente pour l'inviter ensuite à prendre un verre et lui demander en passant, après une nuit torride, s'il y a un poste à pourvoir dans son entreprise? Je vais jusqu'au bout de la colonne et j'en apprend de plus en plus sur

les compétences que je n'ai pas, sur la formation que je n'obtiendrai jamais, sur des emplois à pourvoir dans des domaines dont j'ignorais jusqu'à l'existence.

Pourtant, la section des boulots pour lesquels je ne suis pas qualifié contient parfois un trésor caché. Les mots FORMATION ASSURÉE déclenchent toujours une salivation pavlovienne chez tout fumiste patenté. S'ils doivent me former, qu'est-ce que ça change, dans quoi je travaillais avant? «PROGRAMMEUR D'ORDINATEURS, FORMATION ASSURÉE». Je sais ce qu'est un ordinateur. C'est une de ces télé reliées par un fil à une machine à écrire. S'ils veulent m'apprendre à le programmer, je veux bien. Je continue à lire. En fait, c'est une pub pour une école d'informatique où on vous apprend tout sur les ordinateurs pour deux mille cinq cents dollars, et où on vous offre ensuite un travail de traitement de données, connu aussi sous le nom de dactylo, pour neuf dollars de l'heure.

Je continue à chercher.

Aujourd'hui, toutes les FORMATIONS ASSURÉES sont pour des boulots dont je ne veux pas. «DÉMÉNAGEURS, salaire de départ 8 \$/heure. FORMATION ASSURÉE. Heures supplémentaires garanties.» Cette annonce appartient à la seconde catégorie. Déménager des meubles, ça n'est pas si mal. C'est dur, mais ça a ses avantages, l'un d'eux étant que vous n'avez jamais besoin de faire de l'exercice parce qu'en fin de journée vos muscles sont bousillés. Huit dollars de l'heure, c'est peu pour New York. Après impôts, ça en laisse à peu près six. Tout de même, je peux faire avec. Le problème, ce sont les heures supplémentaires garanties. Ils manquent manifestement de personnel et ils essaient de me convaincre qu'ils me feront une fleur en me gardant quatorze heures par jour. Ils penseront que si j'ai répondu à cette annonce je vais être ravi de me pointer les dimanches et les jours fériés. Ils pavoiseront: «C'est parce que vous

voulez faire des heures supplémentaires que vous avez répondu à l'annonce, non?» Je passe à la suite.

«RECRUTONS POISSONNIERS, salaire de départ 12 \$/heure.» Voilà une combinaison des deux catégories de boulot – un dont je ne veux pas et que je ne sais pas faire – dans le même paquet-cadeau. J'ai travaillé deux ans dans une pêcherie en Alaska, je sais donc une ou deux choses sur le poisson, mais je ne sais ni ne veux le découper. Je peux parler de poisson avec à peu près n'importe qui. Je peux réussir au bluff un entretien d'embauche sans aucun problème, et ils m'auront déjà engagé avant de s'apercevoir que je ne sais pas découper le poisson. Ils devront alors m'apprendre ou me virer, et me virer reviendrait à admettre qu'ils ont fait une erreur; j'aurai donc une formation. Douze dollars de l'heure. Je suis prêt. Ça me paiera mon loyer.

Il y a une astuce imparable quand vous posez votre candidature à un poste pour lequel vous n'êtes pas qualifié. L'essentiel c'est de savoir quelque chose, même si ce n'est qu'un tout petit truc à balancer pendant l'entretien. Vous pouvez en général apprendre ces détails en écoutant des gens ennuyeux. J'ai passé une fois cinq heures dans un train pour la Floride à écouter le type assis à côté de moi dégoiser sur les affres de la peinture en bâtiment, et deux jours plus tard je peignais des maisons à Miami après avoir enthousiasmé celui qui me faisait passer l'entretien en lui récitant mot pour mot le discours que je venais d'entendre. Alors, avec le poisson, je suis prêt. Quelques anecdotes sur la pêche au saumon en Alaska, et ça marchera.

Autre chose. Les gens qui vous interviewent cherchent pour la plupart à s'entendre parler. Dans l'entretien habituel, j'ai de la chance si j'arrive à en placer une. Les embaucheurs ont un public captif qui attend quelque chose d'eux, ils peuvent donc bavasser, sans

être interrompus, à propos de leur restaurant, de leurs affaires, de leur vie, de ce qu'ils pensent du Président, ou de ce qui leur passe par la tête. Qui osera les contredire? C'est le parfait forum du dictateur. «Non, monsieur, en fait, je trouve que le Président fait de l'excellent travail», et ma candidature sera réduite en confettis dès que je serai sorti. Il m'est arrivé d'attendre patiemment pendant que certains me parlaient de leur femme, de leur carrière, de leur handicap au golf, et même de leur première expérience sexuelle. Et ils ont rarement posé une question sur moi.

Je descends à la poissonnerie et nous parlons poisson. J'apprends que c'est une poissonnerie haut de gamme qui répond aux besoins éclectiques des ménagères des beaux quartiers de New York. Le directeur, John, cherche quelqu'un avec un «bon esprit», et une «bonne présentation». Un lèche-cul avec une coupe de cheveux bien dégagée sur les oreilles. Tout le monde cherche la même chose, toutes les entreprises, que ce soit IBM ou le service de dépannage auto d'à côté. Il se trouve que j'ai une bonne coupe, et que je suis d'une politesse implacable, du moins pendant les cinq premières minutes après avoir rencontré quelqu'un. Il me dit de revenir demain pour une orientation, en pantalon kaki et chemise bleue. Il ne me pose aucune question sur la découpe du poisson.

J'ai un boulot. C'est reparti.

Au cours des dix dernières années, j'ai eu quarante-deux emplois dans six États différents. J'en ai laissé tomber trente, on m'a viré de neuf, quant aux trois autres, ç'a été un peu confus. C'est parfois difficile de dire exactement ce qui s'est passé, vous savez seulement qu'il vaut mieux ne pas vous représenter le lendemain.

Sans m'en rendre compte, je suis devenu un travailleur itinérant, une version moderne du Tom Joad des *Raisins de la colère*. À deux différences près. Si vous demandiez à Tom Joad de quoi il vivait, il vous répondait: «Je suis ouvrier agricole.» Moi, je n'en sais rien. L'autre différence, c'est que Tom Joad n'avait pas fichu quarante mille dollars en l'air pour obtenir une licence de lettres.

Plus je voyage et plus je cherche du travail, plus je me rends compte que je ne suis pas seul. Il y a des milliers de travailleurs itinérants en circulation, dont beaucoup en costume cravate, beaucoup dans la construction, beaucoup qui servent ou cuisinent dans vos restaurants préférés. Ils ont été licenciés par des entreprises qui leur avaient promis une vie entière de sécurité et qui ont changé d'avis, ils sont sortis de l'université armés d'une tapette à mouches de quarante mille dollars, se sont vu refuser vingt emplois à la suite, et ont abandonné. Ils pensaient: *Je vais prendre ce boulot temporaire de barman / gardien de parking / livreur de pizza jusqu'à ce que quelque chose de mieux se présente*, mais ce quelque chose n'arrive jamais, et c'est tous les jours une corvée de se traîner au travail en attendant une paie qui suffit à peine pour survivre. Alors vous guettez anxieusement un craquement dans votre genou, ce qui représente cinq mille dollars de frais médicaux, ou un bruit dans votre moteur (deux mille dollars de réparations), et vous savez que tout est fini, vous avez perdu. Pas question de nouveau crédit pour une voiture, d'assurance-maladie, de prêt hypothécaire. Impensable d'avoir une femme et des enfants. Il s'agit de survivre. Encore y a-t-il de la grandeur dans la survie, et cette vie manque de grandeur. En fait, il s'agit seulement de s'en tirer.

Ça n'est pas ce qui était prévu. J'avais un projet autrefois, mais avec le temps je l'ai oublié. Il comprenait une

maison, une jolie femme, une bonne voiture, un bout de jardin clôturé, et plus tard un enfant ou deux. Ensuite je m'installais pour écrire le Grand Roman Américain. Il y avait un accord tacite entre moi et les Parques: puisque je vivais dans le pays le plus riche de l'histoire du monde et que j'étais plutôt travailleur, toutes ces choses devaient finir par arriver. Ma première dose de réalité, je l'ai prise à l'armée. Je me souviens qu'un recruteur est venu chez moi et m'a promis une formation dans le secteur de mon choix offrant des débouchés professionnels – à l'époque c'était l'électronique. Il m'a approuvé avec enthousiasme et m'a décrit toute l'électronique que l'armée utilisait. Ils allaient me former à fond, m'avait-il dit.

C'était la première fois que je faisais l'expérience directe de la fumisterie pratiquée par un artiste chevronné. Ils m'ont formé à fond, pour ça oui. Ils m'ont surtout entraîné à me servir d'un fusil et à interroger des prisonniers russes et allemands de l'Est. Compétences que recherchent très peu d'entreprises d'électronique. Mais parler russe et allemand est certainement un avantage, n'est-ce pas? En réalité, non. Pas si vos connaissances linguistiques concernent les tanks et les mouvements de troupes. Au-delà de «Où se trouve votre artillerie?», phrase qui ne se présente pas souvent dans la conversation de tous les jours, je suis passablement perdu dans ces deux langues.

Puis il y a eu l'université. La sagesse populaire soutient que vous êtes incasable sans diplôme universitaire. Que vous le soyez souvent alors que vous en avez un est une notion que beaucoup de gens paient très cher pour acquérir. Une licence de lettres vous mène soit à un travail de secrétariat (taper vos disserts entraîne parfaitement vos doigts), soit à enseigner les lettres, ironie que la plupart des professeurs de lettres que je connais ne semblent pas saisir. C'est un domaine

destiné à la reproduction de lui-même et, bien entendu, à fournir aux vedettes du sport qui se préparent à la NBA ou la NFL des cours qui leur permettent de «poursuivre» des études universitaires.

C'est comme ça que j'en suis arrivé là. Pas de femme, pas de bonne voiture, pas de bout de jardin. J'ai suivi les règles, fait mon temps, et me voilà revenu au point de départ – un poil au-dessus du seuil de pauvreté, sans aucun espoir en vue. Au lieu d'une maison et d'une jolie femme, j'ai un petit studio à New York et, pour des raisons financières, je dois le partager avec un colocataire à côté duquel n'importe quel membre de confrérie étudiante de première année passerait pour une fée du logis.

Mais avant de commencer mon nouveau boulot, j'ai promis à Corey, mon colocataire, de travailler une journée pour lui. Corey est plus ou moins dans la même galère que moi, sauf qu'il a été assez malin pour abandonner l'université dès qu'il en a été dégoûté, autrement dit au bout de six semaines. Aussi, quand les services des prêts aux étudiants appellent, c'est en général pour moi.

Au terme de sa brève expérience universitaire, Corey est venu à New York travailler dans le cinéma, il se voyait s'envoler sur l'échelle éclatante du succès et devenir réalisateur. Il a en effet réalisé un petit film, une production indépendante, et cette expérience l'a tellement vidé qu'il lui reste à peine assez d'énergie ou d'enthousiasme pour faire des travaux de menuiserie sur les tournages des autres. «La merde que c'est, tu le croirais pas», me dit-il. Je suis convaincu que j'en croirais chaque mot. Il m'explique: il ne consacrait pas le plus clair de son temps et de son énergie aux angles de prise de vue ou au scénario, mais à essayer d'éviter que les flics enlèvent sa voiture chaque fois qu'il s'installait à un

coin de rue pour filmer une scène. À faire la queue pour obtenir des autorisations, à payer des tickets de parking et à donner de l'argent à des SDF pour que d'autres SDF ne bondissent pas devant la caméra. C'est ça, la réalité du cinéma.

Il s'est à peu près remis de cette expérience et il est assistant sur un autre petit film qui se tourne à Tribeca, il a besoin de copains pour servir de larbins. Pour avoir l'occasion de voir tourner un vrai film, j'offre mes services.

Il est parti sur le lieu du tournage à quatre heures du matin, et je prends le métro vers neuf heures pour le rejoindre. Pendant le trajet, je commets l'erreur de lire le scénario que Corey a oublié dans sa précipitation et m'a demandé de lui apporter. Épouvantable. Pas le placement mauvais, mais pas non plus mauvais du genre Ed Wood, ce qui l'aurait au moins rendu intéressant. Ce scénario est un paquet de conneries. On dirait qu'il a été écrit par quelqu'un qui a beaucoup regardé la télévision dans son enfance et qui, au lieu d'intégrer la réalité dans son imagination d'adulte, n'a retenu que les clichés de la télévision des années soixante-dix. Les scènes dramatiques sont tirées de *Mannix* et les scènes sentimentales de *La Croisière s'amuse*. Je n'arrive pas à comprendre comment cette bouillie a réussi à atteindre le stade du tournage.

J'arrive sur les lieux et je me rends compte que personne ne veut connaître mon opinion sur le scénario parce qu'il est déjà plus de neuf heures et qu'on doit avoir terminé avant la tombée de la nuit. Corey n'a pu faire bloquer la rue que pour une journée, et rien ne se passe parce que l'ingénieur du son a toutes sortes de pépins techniques.

Corey, d'ordinaire poli et calme, s'affaire et engueule les gens. Je ne l'avais encore jamais vu dans cet état. Il vient vers moi et m'ordonne : « Emporte ça là-haut. »

Il m'indique une pile d'objets lourds à l'air compliqué et électronique.

J'en soulève un et l'ingénieur du son hurle: «QU'EST-CE QUE TU FOUS?»

– Il m'a dit de...

– LAISSE MON BAZAR TRANQUILLE, BORDEL!»

Du calme, l'ami. Je réponds gentiment: «OK.» Je repose en douceur le précieux objet et je reste planté là. L'ingénieur du son retourne à ses occupations et Corey, qui a provoqué la scène, est parti «organiser» ailleurs.

Ces gens-là prennent plaisir à se hurler dessus. J'apprends bientôt que des scènes comme celles-là sont une constante dans le métier. Durant les quelques minutes qui suivent, je vois un autre ingénieur du son engueuler son assistant, un cascadeur prêt à agresser deux passants, et le réalisateur accabler de sarcasmes une jolie fille qui tient un bloc. Personne ici n'a le moindre savoir-vivre, la moindre notion de politesse. Ce sont des artistes. Ils n'ont aucune responsabilité vis-à-vis du monde extérieur puisque leur travail consiste à le critiquer. Comment pourraient-ils remplir leur inestimable mission de rendre compte de la société s'ils courbaient l'échine sous ses règles aliénantes?

L'ingénieur du son s'approche de moi et me met une perche dans les mains. «Emporte ça là-haut», dit-il sans me regarder.

Normalement, je lui aurais déjà fichu mon poing dans la figure, mais je suis là pour aider Corey et je ne veux pas provoquer un nouveau retard sur son tournage en blessant quelqu'un qui s'y connaît. Je monte la perche. En haut, les deux «stars», dont un type que je reconnais pour l'avoir vu dans une sitcom des années quatre-vingt, sont en train de répéter leur dialogue. Mon intrusion les a visiblement dérangés mais ils ne disent rien. Je dépose la perche et je repars.

«Hé, dit le type de la sitcom, apportez-moi du café.

– Pour moi aussi», dit la fille.

Je réponds: «Mais certainement.» Je n'ai aucune intention de leur apporter quoi que ce soit parce qu'ils n'ont pas ajouté «s'il vous plaît», mais en arrivant en bas ma responsabilité est déchargée car l'ingénieur du son me donne un kilomètre de câble à démêler. Je m'assois et je démêle du câble pendant un bout de temps, puis tous se mettent dans une excitation folle et crient: «Silence! Silence!» Nous allons vraiment commencer à tourner. Tout le monde se tait. L'actrice principale ouvre la porte, entre et referme la porte.

«Coupez!» crie le réalisateur.

C'est tout. Le résultat de quatre heures de préparatifs consiste à regarder cette fille ouvrir et fermer une porte. Elle le fait encore six fois pour que la prise soit bonne. Il semblerait qu'il y ait à Hollywood une bonne et une mauvaise façon d'ouvrir et de fermer une porte. Ça doit s'apprendre à l'école d'art dramatique.

Quand l'excitation est retombée, le type du son me dit: «Hé, toi, viens ici.» Je me borne à le regarder. J'ai lu le scénario, ces gens-là perdent leur temps. C'est un film de merde qui pourrait s'estimer heureux de finir dans le bac à soldes d'un magasin vidéo des Philippines. Si nous tournions un chef-d'œuvre susceptible de révolutionner le monde du cinéma, j'accourrais peut-être, mais mon implication dans ce projet est en train de faiblir. Je sais que l'ingénieur du son est probablement arrivé ici il y a plusieurs années en rêvant de travailler sur un tel film, et que ceci est sa dose de réalité. Il a la chance d'avoir du travail, de jouer avec ses micros et ses kilomètres de câble et d'être payé pour ça. C'est sa Grande Compromission. J'ai fait la mienne, et elle n'inclut pas qu'on me parle sur ce ton.

Corey, le type de l'éclairage, les acteurs, ils ont tous renoncé. Cette connerie de film est pour eux ce qu'est

pour moi postuler à un emploi dans une poissonnerie. Mais ici il existe une loi non écrite qui dit que vous ne pouvez pas admettre que vous avez renoncé. Une règle très stricte. Règle Numéro Un: quoi que vous fassiez, n'arrêtez jamais de vous raconter que vous êtes important. La Règle Numéro Un permet à beaucoup de rester sains d'esprit.

J'en ai marre. Je passe devant l'ingénieur du son, je vais au café au bout de la rue, je me paie un café, rien qu'à moi, et je reste avec les autres clients pour regarder la production de loin.

Sur le chemin du retour j'appelle mon ex-copine pour lui dire que ça ne vaut pas la peine de venir découvrir le monde merveilleux du cinéma. Je l'avais invitée sur le tournage dans l'espoir qu'un aperçu de réalisation de film la fascine assez pour qu'elle reconsidère sa décision récente d'aller voir ailleurs. Mon incapacité à conserver un boulot merdique tout en travaillant sur le Grand Roman Américain mettait notre relation à rude épreuve. Je rentrais le soir de mon travail de serveur ou de déménageur trop fatigué pour écrire, et mon absence de production littéraire l'avait convaincue que mon rêve d'écrivain n'avait été qu'un procédé pour la draguer.

Elle m'avait dit un jour: «Van Gogh peignait même quand il était fauché. On peut faire des choses quand on est fauché.»

Van Gogh a tout fichu en l'air. Les gens sensés souhaitant faire une carrière artistique veulent vivre à peu près décemment pendant qu'ils se consacrent aux grands sujets. Mais ça manque d'allure. Or, tout est une question d'image. La plupart de ceux qui ne peuvent pas citer deux tableaux de Van Gogh savent que c'était un cinglé qui mourait de faim. Il restait dans son coin, produisait

sans relâche pendant que son garde-manger se vidait, et on a fini par le mettre dehors. Voilà un artiste. Il s'est coupé une oreille et l'a envoyée à une femme. Ça, c'est de la passion. En réalité, c'est de la schizophrénie. J'avais espéré ne pas prendre modèle sur un schizophrène qui s'automutile et meurt dans l'oubli, mais tout argument de ma part n'était que justification de mon manque d'implication dans mon métier.

J'apprends qu'elle ne serait pas venue de toute façon. Elle est allée déjeuner avec un type du bureau.

Le Marché, où je suis maintenant employé au rayon poissonnerie, est un magasin d'alimentation qui essaie de combiner charme rustique et prix non-rustiques. Boulangerie, plats cuisinés, comptoir à expresso, et même boutique de fleurs. On y trouve tout, à condition de n'avoir besoin que de grande cuisine hors de prix, de café italien et de fleurs.

La nouvelle tendance dans le commerce consiste à compliquer les choses et à leur donner un nom simple. «Le Marché» évoque des images de paysans vantant leurs produits dans une halle, au milieu de poulets caquetant, de barbes de maïs et autres épluchures de légumes jonchant le sol recouvert de sciure. Rien ne saurait être plus loin de la réalité. *Le Marché* a été conçu avec le plus grand soin, chaque détail est le fruit d'une savante étude de marketing. Les toilettes sont situées derrière le rayon boucherie afin de décourager les usagers (qui voudrait voir des boyaux d'animaux?) et les articles que les gens pourraient attraper et emporter en vitesse, tels que le lait et le pain, sont placés tout au fond du magasin. Ainsi, le client doit passer devant les autres produits en humant les effluves du pain frais et du cappuccino saupoudré de cannelle.

Ainsi que je l'avais soupçonné à l'entretien d'embauche, les apparences sont décisives. Le premier jour, la directrice, Zoe, vient me dire bonjour dans la salle de repos où j'examine la paperasse censée tout m'expliquer. Elle m'adresse un rapide sourire professionnel et me serre la main en approuvant d'un hochement de tête mon pantalon kaki. « Très bien », susurre-t-elle. Puis elle jette un regard consterné sur ma chemise bleue.

« C'est une oxford ? »

– Quoi donc ?

– Votre chemise. C'est une oxford ?

– Je ne sais pas. C'en est une ?

– Il vous faut une oxford.

– Entendu. »

Elle approuve de nouveau mon pantalon. « Très bien. Mais il vous faut une oxford. »

Je donne mon accord sur la question de l'oxford avec un grand sourire, et elle s'éloigne, certaine que la prochaine fois qu'elle me verra je porterai la chemise qu'il faut. C'est une de ses obligations de s'assurer que tout le monde porte une oxford. J'ai remarqué à la longue que des employeurs doués de bon sens n'ont souvent aucune souplesse et aucun sens de l'humour quand il s'agit d'uniformes. On leur enseigne peut-être en cours de gestion à l'université que l'uniforme représente l'entreprise, qu'il doit être porté avec fierté, qu'un employé sale ou négligé est la première effilochure dans le tissu d'une bonne organisation. Mais je n'en suis pas sûr. Humilier les gens à propos de leur apparence est sans doute pour les employeurs un moyen facile et commode d'affirmer leur pouvoir.

Réfléchissez. Dans quelle autre situation une personne peut-elle raisonnablement dire à une autre : « Vous avez l'air d'une merde » ? À l'armée, j'ai vu un jour un homme forcé de faire des pompes parce qu'il avait

négligé quelques millimètres carrés de peau en se rasant, ça faisait partie des brimades de l'entraînement. Nous nous y attendions et nous les avons eues. Le monde du travail n'est pas mieux, sauf que les observations sont tournées un peu différemment et s'accompagnent d'un sourire hautain et d'une poignée de main. Bien entendu, parfois, bien que rarement, les commentaires sur l'uniforme sont nécessaires. Quand j'étais secouriste à Philadelphie, je travaillais avec un type qui avait la tête de quelqu'un qui dormait toutes les nuits dans sa voiture, et qui en avait aussi l'odeur.

Mais aujourd'hui ma chemise bleue aux pointes de col boutonnées – pas une oxford – était impeccablement repassée et je sentais aussi bon qu'une pluie d'été. Ce que Zoe ne comprend pas c'est que la prochaine fois qu'elle me verra je porterai cette même chemise, et la fois d'après aussi. Ça n'est pas dirigé contre elle, c'est tout simplement que je ne peux pas m'offrir de nouvelle chemise avant d'être payé, que je ne le serai pas avant une semaine, voire deux, et que je n'ai pas d'autre chemise bleue. Je doute d'être viré pour cette raison, bien qu'il soit plus vraisemblable que je me fasse virer à cause de ça plutôt que de mon inaptitude complète à faire le travail pour lequel on m'a engagé.

Pour le pantalon kaki, j'ai eu de la chance. J'en avais un bon, il vaut dans les cinquante dollars, et maintenant il va se faire éclabousser de tripes de poisson.

Zoe est partie. Je reste dans la salle du personnel et je lis la propagande de l'entreprise où je viens d'entrer. J'apprends que *Le Marché* possède des succursales partout où il y a des gens avec de l'argent à gaspiller. Partout où des gens roulent cinq cents mètres du portail de leur propriété à leur porte d'entrée en voiture de sport, nous sommes présents. Il y a des succursales à Beverly Hills, Long Island (quelque chose comme cinq

magasins), Grosse Pointe à Detroit, la Main Line à Philadelphie, etc. Le quartier général de l'entreprise se trouve dans le Maryland. Toutes les plaintes pour harcèlement sexuel et conflits personnels doivent être adressées au bureau du Maryland, et une liste de numéros de téléphone est fournie à cet effet. Je la jette au panier. On peut tout dire de moi, sauf que je suis un cafteur. En outre, je n'ai connu que deux personnes qui aient appelé un numéro d'urgence pour se plaindre de harcèlement sexuel, et elles ont été virées toutes les deux comme éléments perturbateurs.

Je feuillette ensuite une brochure de seize pages intitulée *Devenir associé*, et à la page 3 je comprends enfin qu'associé signifie employé. Massacrer la langue est devenu monnaie courante dans le monde de l'entreprise, et les gens qui travaillent aux postes les moins qualifiés du *Mawhé* ont tous un titre. On m'encourage à parler à mes amis de belles perspectives de carrière d'adjoint au chef cuisinier (émincer les légumes ou faire la plonge, selon les besoins), ou d'associé à l'enregistrement des ventes (caissier), ou d'associé à la maintenance sanitaire (balayeur). Un prospectus m'annonce que je recevrai cinquante dollars pour chaque personne que je ferai entrer dans l'entreprise. Près d'une page en tout petits caractères décrit les conditions requises avant que le chèque me soit remis. Le nouvel employé doit rester quatre-vingt-dix jours, je dois être encore employé moi-même dans l'entreprise après ses quatre-vingt-dix jours, il doit être très bien noté, le chèque doit être demandé au quartier général du Maryland, etc. Les avocats savent que la plupart des gens préféreraient renoncer à tous leurs droits plutôt que de lire des pages en petits caractères, et ceux qui ont inventé ce système de primes, comme on l'appelle, l'ont probablement fait dans le même esprit. Nous sommes une

majorité à préférer dire adieu à cinquante dollars plutôt que de nous taper davantage de jargon. Je tourne la page et je continue ma lecture.

Au bout de quatre-vingt-dix jours, j'aurai droit à l'assurance. C'est toujours ça. Que l'assurance coûte vingt-cinq dollars par semaine et qu'elle ne vous couvre en réalité que si vous êtes frappé par la foudre, seuls ceux qui ont eu la patience de lire le jargon en question le découvriront. Il existe aussi un programme d'intéressement aux bénéficiaires, grâce auquel les associés reçoivent tous les ans pour Noël une prime en actions nominales, à condition d'être employés depuis un an au moins. Le nombre d'actions augmente chaque année qu'un employé passe dans l'entreprise. Promettre des gains futurs considérables est courant dans des entreprises où le personnel se renouvelle rapidement: la direction sait que si jamais elle devait distribuer une partie de la richesse promise, ce serait une somme minime. Pour les employés qui restent peu de temps, les avantages immédiatement utiles, tels que repas gratuits et pauses payées, n'existent jamais.

John, le responsable du rayon poissonnerie, entre dans la salle de repos pour voir comment je me débrouille avec la paperasse. « Terminé? »

J'ai à peine commencé. Il y a encore près de cinquante pages en petits caractères rien que dans le manuel de présentation. Je viens d'entreprendre le chapitre sur la façon dont tout peut se terminer, intitulé « Fautes de l'associé et cessation d'emploi ». J'apprends qu'apporter une arme ou de la drogue sur mon lieu de travail me vaudra d'être viré, même chose pour un vol ou « tout autre délit ». Mentir fait partie des motifs de licenciement. Je ne suis manifestement pas autorisé à mentir à d'autres associés, ce qui me prive d'un de mes passe-temps favoris. Il y a assez de généralités là-dedans

pour qu'ils puissent me virer si je ne leur plais pas. Certes, il y a un numéro d'urgence à appeler si je pense que c'est ce qui s'est passé, mais si je téléphone je serai sans doute pris dans une conspiration paperassière tellement interminable qu'il vaudra mieux chercher carrément un autre boulot.

Je dis à John: «Ça fait beaucoup à lire. Ça risque de me prendre un bout de temps.

– Remplis seulement le formulaire des impôts et balance le reste», répond-il. Il corrige vite: «Ou emporte-le chez toi.» Il regarde sa montre. «Il faut y aller. On doit décharger le camion.»

Décharger le camion. Je comprends maintenant comment j'ai réussi l'entretien aussi facilement. Je fais plus d'un mètre quatre-vingt et j'ai l'air de pouvoir soulever des poids considérables.

Je sors du camion réfrigéré des caisses de trente kilos et je me dis que ce n'est peut-être pas pour ma coupe de cheveux ni pour mon charme que j'ai été engagé. John m'a jaugé comme un seigneur féodal à la recherche d'un nouveau serf, il a vérifié mon potentiel de travail. Pendant que je décharge le camion, John me raconte que depuis l'adolescence il a travaillé dur, dans la viande et dans le poisson. Il est un peu plus âgé que moi. À vingt et un ans, il a acheté la boucherie-poissonnerie de l'homme qui lui avait appris le métier, et il l'a dirigée jusqu'à l'année dernière, quand il est venu travailler au *Marché*. Il reste vague sur ce qui est arrivé à son magasin et sur les raisons qui lui ont fait préférer travailler ici. Il dit qu'il a une personnalité de type A, un drogué du travail qui ne peut pas s'arrêter. Il me le dit les mains dans les poches en me surveillant, il regarde à peine les caisses de polystyrène pleines de glace et de poisson

dont il est censé vérifier la qualité. Il s'intéresse davantage au temps qu'il fait, à ses souvenirs et aux femmes moulées dans leurs vêtements que nous voyons franchir l'entrée principale du magasin. Ce n'est que ma première journée avec lui, mais il semble s'être accommodé de son obsession du travail.

Nous retournons à l'intérieur et John me présente au sous-directeur, un Italien, Ippolito. Ippolito décide de l'emploi du temps du rayon poissonnerie. Trois personnes seulement y travaillent, et je suis la troisième, ce qui explique mon engagement rapide et sans test. Je croyais qu'ils cherchaient un lèche-cul avec une coupe de cheveux correcte, mais en fait il leur fallait simplement quelqu'un, n'importe qui. Ces deux chefs avaient besoin d'un Indien à tout prix. Je deviens plus confiant dans mon statut.

Pendant que je range les caisses dans la chambre froide, j'entends des bribes de conversation entre Ippolito et John. Je comprends qu'Ippolito demande une augmentation, John bredouille. Je ferme la porte pour qu'ils ne pensent pas que je les épie. J'ai déjà assisté à ce genre de scène et je sais comment elle va se terminer.

Quand le poisson est soigneusement rangé dans la chambre froide, je ressors, Ippolito est seul, en train de lever des filets de carrelet. J'observe ses mains en essayant d'apprendre en silence quelques tuyaux sur la préparation du poisson. Pas de doute, il a déjà fait ça. Ses mains agiles détachent la chair des arêtes de chaque poisson en quelques coups de couteau adroits. En relevant la tête, je m'aperçois que ses joues sont rouges de colère.

« Tu te fais combien ? » me demande-t-il sans cesser de travailler. Il a un fort accent italien, mais il parle bien l'anglais. « Ils te paient combien ? »

Aucun moyen de tourner autour du pot. C'est une question directe, et je me dis qu'il est le chef, il a le droit de savoir. « Douze dollars de l'heure.

– L'enfoiré. Cet enfoiré. »

Je hoche la tête avec sympathie.

« Tu prépares bien le poisson ? Tu es meilleur que moi ?

– Euh, non.

– Mais tu as déjà préparé le poisson, pas vrai ?

– Bien sûr. » Dans le pire des cas, je peux toujours invoquer un coup sur la tête ou un syndrome du canal carpien pour expliquer la perte soudaine de mes capacités.

« Tu prépares bien le carrelet ?

– Le carrelet... pour moi ç'a toujours été un problème.

– Parce qu'il est plat, c'est ça ? Les poissons plats, c'est difficile. » Ippolito sourit à présent, content de notre fraternité dans la préparation du poisson, nous autres qui savons que les poissons plats sont difficiles. Il me tend un couteau. « Découpe-moi un carrelet. »

C'est le moment de me jeter à l'eau. J'ai vu Ippolito préparer au moins dix poissons et j'ai une excuse toute prête – les poissons plats, c'est difficile –, alors je fonce. Je sors un carrelet de la caisse, j'insère la lame sous la peau comme je l'ai vu faire dix fois, et elle heurte aussitôt une arête. Je tortille le couteau dans tous les sens mais je n'arrive pas à le libérer.

« Regarde, je vais te montrer. » Mon secret est découvert et on dirait qu'Ippolito s'y attendait. Il insère lentement la lame, fait quelques mouvements vifs et sépare la chair des arêtes. De la magie. Il me tend un autre carrelet, et de nouveau je bute sur une arête.

« Tu as déjà découpé du poisson ? me demande-t-il de nouveau.

– Bien sûr. En Alaska. Il y a longtemps.

– Le poisson d'Alaska, il est sans doute différent. » Sa voix est paternelle et bienveillante. J'ai soudain une

révélation. Ippolito sait fic h t rément bien que les poissons de l'Alaska et de l'Atlantique sont grosso modo les mêmes. J'en déduis qu'il n'est pas méchant. Il sait que je ne sais pas faire ce travail, mais j'imagine qu'ils l'ont tué à la tâche ces dernières semaines, en particulier s'il faisait équipe avec John le drogué du travail, et qu'il cherche seulement un peu de répit. Il est prêt à travailler avec moi rien que pour me garder ici. Après tout, je suis bien élevé et j'ai une coupe de cheveux correcte. Et si je me révèle être une vraie nullité il s'en fout, ce n'est pas lui qui m'a engagé, c'est John.

Je suis accepté.